

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 29/2 (2002)

DOI: 10.11588/fr.2002.2.62641

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Peter WENDE (Hg.), *Große Revolutionen der Geschichte. Von der Frühzeit bis zur Gegenwart*, München (C. H. Beck) 2000, 391 p.

C'est au printemps 1969, à Berlin-Ouest où j'étais lecteur à l'Université libre, que j'ai rencontré pour la première fois le nom de Peter Wende: il avait écrit la postface à la réédition en 1968, dans l'intelligente »Sammlung Insel«, d'un texte d'Arnold Ruge publié en 1844 et intitulé »Le Patriotisme«. Dans son texte de 1844, cet ami-ennemi du jeune Marx appliquait au patriotisme la catégorie feuerbachienne de l'aliénation et opposait à la dangereuse aliénation patriotique, ou nationaliste, l'humanisme universaliste, et d'abord franco-allemand fondé sur l'union et la complémentarité de la philosophie critique allemande issue de Hegel et de Feuerbach et de la pratique politique et révolutionnaire des Français, de 1789 au début des années 1840, en passant par juillet 1830. C'était là le projet des »Annales franco-allemandes« lors de l'exil parisien de Ruge en 1843–1844, projet à moitié avorté puisqu'un seul numéro parut au début 1844 et que tous les Français sollicités, sans exception, refusèrent d'y apporter leur contribution.

Par-delà sa critique du patriotisme, Ruge établissait une distinction entre le patriotisme allemand né des guerres antinapoléoniennes de 1813–1815 – qu'il considère, à la manière de Heine, comme des guerres »de Restauration« et non »de libération« (Befreiungskriege) –, borné, passéiste, nostalgique du Saint-Empire et bêtement nourri de »gallophagie« (»Franzosenfresserei«), et le patriotisme des peuples qu'il appelle »les plus libres«, les Américains du Nord, les Anglais et les Français, qui associent leur sentiment national à la liberté la plus générale fondée, dans les trois cas, sur une révolution politique réussie. Et c'est, selon Ruge, la Révolution française qui, malgré ses défauts, est la plus proche, dans ses idéaux et ses résultats, de l'humanisme démocratique qu'il entend fonder.

On voit que Peter Wende, voici plus de trente ans, en 1968 – un chapitre particulier est consacré, dans ce volume collectif, aux différents »mouvements« de 1968 en France et ailleurs –, s'intéressait déjà, à travers Ruge, membre de l'extrême gauche du Parlement de Francfort en 1848, à l'idée révolutionnaire et à ses réalisations historiques concrètes et particulières. Devenu depuis, en 1972, professeur d'histoire moderne et contemporaine à l'université de Francfort-sur-le-Main, puis, en 1994, directeur de l'Institut historique allemand de Londres, il revient à présent, à l'issue du XX^e siècle, à ce fascinant centre d'intérêt en dirigeant un volume collectif consacré aux grandes révolutions de l'histoire du monde.

Défilent ainsi en bon ordre chronologique, présentées par des spécialistes universitaires allemands – avec deux exceptions britanniques –, les principales révolutions, depuis les origines dans l'Orient ancien (Babylone, les Assyriens) jusqu'à la chute du Mur de Berlin et à l'unification étatique allemande en 1989–1990, en passant par la Rome antique (les Gracques), le XVI^e siècle (la Guerre des paysans en Allemagne), le XVII^e (les deux révolutions d'Angleterre, celle de 1640–1660, qui porte Cromwell au pouvoir, ôte la vie au roi Charles I^{er}, proclame la république et s'achève par la restauration des Stuart, et celle de 1688–1689, la *Glorious Revolution*, qui fonde à la fois la liberté de culte, les droits de l'individu et le modèle du libéralisme parlementaire), la fin du XVIII^e avec la révolution américaine des années 1770 et 1780 et la Révolution française dont P. Wende dit dans son introduction (p. 11) qu'elle possède, pour l'historiographie – on est tenté d'ajouter: et pour le sens commun –, une valeur supérieure comme modèle pratique et conceptuel universel, le XIX^e avec la révolution de Juillet 1830, à Paris, et ses suites en Europe, les révolutions de 1848–1849 en Allemagne – pourquoi se limiter à l'Allemagne alors que le mouvement, ici particulièrement, est européen? – et la Commune de Paris en 1871 et enfin le XX^e avec la révolution russe de 1917 à 1921, la révolution en Allemagne en 1918–1919, la longue révolution mexicaine pendant le premier quart du siècle, la complexe révolution chinoise, d'abord nationaliste, puis communiste, pendant près d'un demi-siècle, jusqu'en 1949, la révolution égyptienne de Nasser au début des années 1950, la révolution cubaine de 1958–1959, la deuxième longue révolution chinoise, celle de la »Grande révolution culturelle proléta-

rienne», les divers »mouvements« de 1968 déjà évoqués et la révolution islamique en Iran en 1978–1979.

Il y a bien sûr des lacunes dans cette liste pourtant longue. P. Wende en énumère certaines et en justifie quelques-unes dans son introduction: la révolution portugaise dite »des œillets« et la révolution chilienne, avec Allende, sont explicitement laissées de côté sans que cela soit expliqué; les révolutions algérienne et vietnamienne, ainsi que les nombreux mouvements anticolonialistes du Tiers-Monde, sont en quelque sorte »représentés«, selon P. Wende, par d'autres phénomènes du même type: on pense aux révolutions chinoise, égyptienne ou cubaine, mais cela n'est pas dit explicitement; P. Wende élimine également de son champ d'investigation la »révolution« nazie et, plus généralement, tout ce qui touche à la »révolution conservatrice«, en expliquant très justement que cette mouvance-là n'a en aucun cas pour but la réalisation de cette liberté individuelle et politique qui est, selon lui, le trait distinctif de l'idée et du fait révolutionnaires: mais est-ce bien là le trait distinctif, pour ne citer que deux cas, de la révolution communiste chinoise ou du mouvement nassérien? Les innombrables changements de gouvernement par le biais de coups d'État militaires, en particulier les *pronunciamentos* sud-américains, sont également explicitement exclus: si on considérait ces derniers comme des révolutions, il n'y aurait pas eu moins de 115 révolutions en Amérique du Sud pendant le seul XIX^e siècle!

Certaines absences surprennent davantage. La première est assez curieusement justifiée par P. Wende: il s'agit des mouvements de révolte sociale, fort nombreux pendant tout le Moyen Âge en particulier en France et en Italie, puisque l'ouvrage passe immédiatement des Gracques à la guerre des Paysans. P. Wende explique que ces mouvements n'avaient pour but que l'établissement ou la restauration de franchises (ou »libertés«) et de privilèges et non la liberté pour chacun et pour tous (p. 16); sans doute, mais n'est-ce pas là aussi la caractéristique de la première révolution anglaise et, plus encore, de la *Glorious Revolution* de 1688–1689 qui cherchaient à rétablir, contre les empiétements de la Couronne, les anciennes libertés aristocratiques et les droits anciens d'un Parlement qui n'avait rien de vraiment démocratique?

En 1790, l'Anglais Burke, dans ses »Réflexions sur la Révolution en France«, prenait appui sur cela pour dénoncer l'assimilation, par certains de ses compatriotes libéraux ou démocrates comme Paine, de 1789 à la *Glorious Revolution* et à la révolution américaine, l'une et l'autre fondées, selon lui, sur la volonté de restaurer des droits historiquement établis, à la différence d'une Révolution française pratiquant la technique de la »table rase« et établissant un droit civil et politique entièrement nouveau opposé à celui légué par la longue stratification historique.

Par ailleurs, 1789 ne se justifie-t-il pas lui-même, par exemple dans les Cahiers de doléances préparatoires aux États Généraux, comme un essai de retour aux vieilles »libertés« supposées germaniques, franques ou gauloises – suivant la variété des interprétations¹ – supprimées par un pouvoir monarchique niveleur? L'homme »régénéré« dont parlent les révolutionnaires français est d'abord un homme »réenraciné« qui retrouve ses origines et ses droits anciens, un temps oubliés ou confisqués. Sieyès ne propose-t-il pas dans »Qu'est-ce que le Tiers État?«, un peu à la manière de Voltaire dans le »Commentaire sur l'Esprit des lois« – contre l'admiration de Montesquieu pour les »libertés« des anciens Germains – et dans l'article »Franc ou franq, France, François, Français« du »Dictionnaire philosophique«², de renvoyer »dans les forêts de Franconie« et dans les »bois« et les »étangs de l'ancienne Ger-

1 Voir Lucien CALVIÉ, Liberté, libertés et liberté(s) germanique(s): une question franco-allemande, avant et après 1789, in: Mots (»Langages de la Révolution française«, dir. J. GUILHAUMOU), N° 16, mars 1988, p. 9–33.

2 Voir Léon POLIAKOV, Le Mythe arien. Essai sur les sources du racisme et des nationalismes, Bruxelles 1987 (1^{ère} éd., Paris 1971), p. 37–38.

manie« les familles nobles jalouses de leurs privilèges, la nation française, »alors épurée«, se composant des seuls »descendants des Gaulois et des Romains« jouissant désormais de droits entiers et égaux?³

En dehors de cette absence des révoltes sociales médiévales, d'autres absences plus ponctuelles ne sont ni justifiées, ni même simplement mentionnées dans l'introduction: pourquoi ne pas parler de la »révolte des Gueux« aux Pays-Bas, contre la domination espagnole, à la fin du XVI^e siècle, aboutissant à la création de la république des Provinces-Unies? ni de la révolution politique et sociale en Espagne, pendant la Guerre civile, de 1936 à 1939, cet essai de révolution décrit par George Orwell en 1938 dans »La Catalogne libre« et par le socialiste italien Pietro Nenni, dans une longue série d'articles écrits face à l'événement, ou un peu plus tard, et réunis en 1958 dans »La Guerre d'Espagne«? ni enfin de la triple révolution titiste en Yougoslavie, à partir de 1941 et jusqu'à la fin des années 1940, à la fois contre la monarchie serbe et les *Tchetniks* qui lui restaient fidèles, contre la double occupation italo-allemande et, un peu plus tard, contre la mainmise soviétique et stalinienne?

Les deux révolutions allemandes – en dehors de celle de 1989, toute récente et dont les conséquences ne peuvent encore être clairement perçues ni énoncées, du moins dans le cadre d'un travail scientifique – présentées dans cet ouvrage, celle de 1848–1849 et celle de 1918–1919, sont des révolutions »manquées«, des échecs aux conséquences lourdes: unité nationale et étatique allemande par la »voie prussienne«, celle du Deuxième Reich, à partir de 1871, d'une part, et échec de la République de Weimar, d'autre part, débouchant sur un Troisième Reich hautement et massivement criminel. L'auteur du chapitre sur la révolution de 1848, Dieter Hein, a bien raison de citer, tout à la fin de sa contribution, la juste formule de Heine en 1849: »Une révolution est un malheur, mais une révolution manquée est un malheur plus grand encore.« Ce double échec de la révolution démocratique en Allemagne, à 70 ans d'intervalle, pose la question de ce que toute une critique de tradition marxiste, à la fin du XIX^e siècle et au cours de la première moitié du XX^e (Mehring, Lukács, Brecht), à la suite de Heine, du jeune Marx et de la Gauche hégélienne avant 1848, appelle la »misère allemande«⁴ ou parfois la »nullité politique« des Allemands, et singulièrement de la bourgeoisie allemande, et, plus largement, la question historiographique classique du *Sonderweg*, de la »voie particulière« et difficile de l'Allemagne vers la démocratie libérale de type »occidental«.

Cette question n'est cependant pas posée dans l'introduction de P. Wende et l'on peut s'en étonner car s'y trouve esquissée, de façon claire et souvent convaincante, en référence par exemple à Hannah Arendt et à son »Essai sur la révolution« de 1963 (p. 14), une théorie de la révolution mettant en place les éléments matériels et conceptuels qui permettent de dire que tel ou tel phénomène politique constitue une révolution: l'objet, c'est-à-dire la construction d'un nouveau pouvoir en vue de la liberté, par où le cycle révolutionnaire se referme, revient à son point de départ, et par où aussi la révolution retrouve son sens originel, en astronomie par exemple, de *revolutio*, d'orbite accomplissant son cycle complet, du pouvoir mis à bas au nouveau pouvoir édifié sur ses ruines; la manière ou la forme de ce changement, c'est-à-dire essentiellement la violence »d'en bas«; et enfin ses conséquences, c'est-à-dire aussi son succès, toujours relatif et sujet à des reculs, certes, mais tout de même perceptible à moyen et à long terme. De ce dernier point de vue, les révolutions »manquées« sont-elles vraiment des révolutions et le terme ne devrait-il pas être réservé aux révolutions réussies, ou du moins à celles qui n'ont pas été complètement »manquées«?

3 Emmanuel SIEYÈS, *Qu'est-ce que le Tiers État?* (1789), Paris 1982, p. 32–33.

4 Voir Lucien CALVIÉ et François GENTON (dir.), *Misère allemande / Deutsche Misere* (Chroniques allemandes, Grenoble, N° 7, 1998–1999).

S'il en est bien ainsi, c'est en fin de compte la pratique historique qui tranche, et non la théorie, et on en revient, sinon à Lénine et à ses »faits têtus«, du moins à l'empirisme britannique dans son évidence: la preuve du *pudding*, c'est qu'on le mange, ou, en d'autres termes, la preuve de la révolution, c'est qu'elle réussit, ne serait-ce qu'à moitié, malgré ce qu'en a dit Saint-Just. Et c'est peut-être là, au fond, ce qu'indique P. Wende tout à la fin de son introduction lorsqu'il écrit que, de la longue série des différents chapitres de son livre sur les révolutions particulières, pourrait naître l'intuition de ce qu'est »la« révolution. La théorie – au sens originel grec de description empirique d'une série d'objets, comme la »théorie« des vaisseaux chez Homère – se substituerait alors à la théorie au sens moderne du mot: conceptualisation et abstraction, utiles mais toujours insuffisantes.

Lucien CALVIÉ, Toulouse

Werner RÖSENER (Hg.), *Staat und Krieg. Vom Mittelalter bis zur Moderne*, Göttingen (Vandenhoeck & Ruprecht) 2000, 244 p. (Sammlung Vandenhoeck).

This short book is valuable not so much as a distinctive or comprehensive treatment of the subject, but rather for focusing on the need to consider the issue of state/war relations across a long time scale. It is also necessary to be wideranging geographically and in this the collection is a disappointment; although that is equally true of much other work on the subject. Philippe CONTAMINE brings in a French perspective but in essence this is a collection by Germans about the situation in Germany, or, at least, from a very Germanic perspective. Had the title indicated such a restriction, readers could argue that they had been warned, but, as with so many other collections, they are not. Similarly, for example, »War and Competition between States«, edited by Philippe Contamine, Oxford 2000, a work that appears in the series »The Origins of the Modern State in Europe«, ignores Eastern Europe. In Rösener's volume there is no reason why areas outside Europe should not have been included. Thus, Ute PLANERT's interesting piece on war/modernisation pressures in South-western Germany in the French Revolutionary and Napoleonic period could have been complemented by a piece on similar pressures later in the nineteenth century in the Orient. Jörg ECHTERNKAMP looks forward from the German War of Liberation to consider war and nationalism in Germany, an able piece, that, again, would have benefited from a wider contextualisation.

Nor can it be said that the pieces are well integrated. Rösener provides a useful introduction that locates the volume in the historiography, but there is no conclusion and the contributions do not really fit together. This, of course, is a problem with many such collections, but it leaves a sense of dissatisfaction. On the other hand, the individual contributions are valuable. Heinhard STEIGER, Diethelm KLIPPEL and Michael ZWANGER are particularly to be congratulated for providing effective guidance to legal and other theoretical discussions and developments in the two centuries after Westphalia. Those interested in this important subject should also read Duchhardt in the Contamine volume.

Jeremy BLACK, Exeter

Martin KÖRNER (Hg.), *Stadtzerstörung und Wiederaufbau. Schlußbericht / Destruction and Reconstruction of Towns. Final report / Destruction et reconstruction des villes. Rapport final*, Bd. 3, Bern (Haupt) 2000, 196 S.

Die Internationale Kommission für Städtegeschichte, Mitglied des Internationalen Komitees der Geschichtswissenschaften, vertieft auf ihren jährlichen Kolloquien Themenbereiche im Fünfjahresturnus, die für die Stadtgeschichtsforschung als prioritär gelten; zu-